

# PARTIE THEORIQUE

## VIII Leçon. — La Versification.

### II. — DISPOSITION DES VERS (1).

1. Le mélange des vers est la manière dont on les combine par rapport à leur nombre, ou à leur mesure, ou à leur rime.

La disposition des vers peut être *régulière*, — *irrégulière*, — *mixte*.

a) — Le mélange est **régulier** quand il se trouve assujéti, soit pour la mesure, soit pour la rime, à un ordre déterminé et suivi dans toute la composition.

Ex. : *La Prière d'Esther*, page 285.

Ce mélange a lieu, non seulement pour les grands vers entre eux, mais encore pour les grands et les petits vers ensemble.

Ex. : Elle était de ce monde où les plus belles choses  
Ont un pire destin ;  
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses  
L'espace d'un matin...

(MALHERBE.)

b) — Le mélange **irrégulier** est celui où l'on n'observe aucune symétrie, ni pour la mesure, ni pour la rime.

Dans ce cas, les vers sont **libres** ; l'unique soin du poète doit être de satisfaire l'oreille et le goût.

Les vers qui s'entremêlent irrégulièrement avec plus de grâce et d'harmonie, sont : ceux de *douze* avec ceux de *huit*, de *six*, et même d'un nombre inférieur de syllabes. En général, les grands vers se mêlent très bien avec les petits : ce mélange se rencontre le plus ordinairement dans les fables.

Ex. : J'ai lu chez un conteur de fables,  
Qu'un second Rodilard, d'Alexandre des chats,  
L'Attila, le fléau des rats,  
Rendait ces derniers misérables :  
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,  
Que ce chat exterminateur,  
Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde ;  
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.  
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,  
La mort-aux-rats, les souricières...

(LA FONTAINE.)

(1) Voir page 86.

c) — Le mélange est **mixte**, quand il est à la fois régulier et irrégulier pour la forme :

*Régulier*, en ce sens que les vers se partagent en certaines périodes, qui sont soumises à des règles déterminées ;

*Irrégulier*, en ce sens que les périodes peuvent varier, soit pour le nombre des vers dont elles se composent, soit pour la mesure des vers qui s'y trouvent et qui peuvent avoir une mesure différente, soit pour les rimes qui peuvent être plates, croisées ou mêlées.

Ce mélange s'emploie d'ordinaire dans le genre lyrique, et donne lieu aux **Stances**. — On verra que ce genre comprend l'*ode*, l'*élogie*, le *dithyrambe*, la *cantate*, le *cantique*, la *chanson*, l'*hymne*.

### Stances.

2. La **stance** (de l'italien *stanza*, repos) est une période poétique d'un nombre de vers déterminés, et dont le sens, bien que complet en soi, est néanmoins subordonné au sens général de la pièce.

Cette période prend — dans l'ode le nom de **stances**, dans l'hymne celui de **strophe**, dans la chanson et le cantique celui de **couplet**.

Si l'on considère les stances prises isolément — en nombre *pair*, elles sont composées de *deux* vers : c'est le **distique** ; de *quatre* vers : c'est le **quatrain** ; de *six* vers : c'est le **sixain** ; de *huit* vers : c'est le **huitain** ; de *dix* vers : c'est le **dizain** ; — en nombre *impair*, celle de trois vers s'appelle **tercet** : le nom de stance s'applique à celles de  *cinq, sept, neuf*  vers.

Si l'on considère les stances prises collectivement, elles sont : régulières, irrégulières, mixtes.

3. Les **stances régulières** ont la même forme dans toute la pièce, soit pour le nombre et la mesure des vers, soit pour la combinaison des rimes.

Ex.: I. *Stance*. Pressé de l'ennui qui m'accable,  
Jusqu'à ton trône redoutable,  
J'ai porté mes cris gémissants ;  
Seigneur, entends ma voix plaintive,  
Et prête une oreille attentive  
Au bruit de mes tristes accents.

II. *Stance*. Si dans le jour de tes vengeances,  
Tu considères mes offenses,  
Grand Dieu, quel sera mon appui ?  
C'est à toi seul que je m'adresse,  
Et c'est en ta seule promesse  
Que mon cœur espère aujourd'hui...

(J. B. ROUSSEAU.)

4. Les **stances irrégulières** ont une forme différente et non symétrique, c'est-à-dire qu'elles se diversifient les unes des autres d'un bout

à l'autre de la pièce, soit par le nombre, soit par la mesure de leurs vers, soit par la disposition de leurs rimes.

Ex.: I. *Stance*. La gloire du Seigneur, sa grandeur immortelle,  
De l'univers entier doit occuper le zèle;  
Mais sur tous les humains consacrés à ses lois,  
Le peuple de Sion doit signaler sa voix.

II. *Stance*. Sion, montagne auguste et sainte,  
Formidable aux audacieux,  
Sion, séjour délicieux,  
C'est toi, c'est ton heureuse enceinte  
Qui renferme le Dieu de la terre et des cieux.

5. Les **stances mixtes** ont une forme différente, mais symétrique. Il en est ainsi quand les stances sont disposées, de manière que la *première* soit semblable à la *troisième*, et la *seconde* analogue à la *quatrième*, et ainsi de suite jusqu'à la fin de la composition.

Il en serait de même, si la *première* était semblable à la *quatrième*; la *seconde* à la *cinquième*, la *troisième* à la *sixième*, etc.

## 1

La foule au seuil du temple en pleurant est venue.  
Mères, enfants, vieillards gémissent réunis,  
Et l'alrain qu'on balance ébranle dans la nue  
Les hauts clochers de Saint-Denis.  
Le sépulcre est troublé dans ses mornes ténèbres;  
La mort de ses cercueils funèbres  
Resserre les rangs incomplets.  
Silence au noir séjour que le trépas protège:  
Le roi chrétien, suivi de son dernier cortège  
Entre dans son dernier palais.

## 2

Un autre avait dit: " De ma race  
Ce grand tombeau sera le port;  
Je veux aux rois que je remplace  
Succéder jusque dans la mort.  
Ma dépouille ici doit être descendue:  
C'est pour faire place à ma cendre  
Qu'on dépeupla ces noirs caveaux.  
Il faut un nouveau maître au monde:  
A ce sépulcre que je fonde  
Il faut des ossements nouveaux.

## 3

Je promets ma poussière à ces voûtes funestes;  
A cet insigne honneur ce temple a seul des droits;  
Car je veux que le ver qui rongera mes restes

Ait déjà dévoré des rois.  
 Et lorsque mes neveux dans leur fortune altière,  
 Domineront l'Europe entière  
 Du Kremlin à l'Escurial,  
 Ils viendront tour à tour dormir dans ces lieux sombres,  
 Afin que je sommeille, escorté de leurs ombres,  
 Dans mon linceul impérial.

4

Celui qui disait ces paroles  
 Croyait, soldat audacieux,  
 Voir en magnifiques symboles  
 Sa destinée écrite aux cieux.  
 Dans ses étreintes foudroyantes,  
 Son aigle aux serres flamboyantes  
 Eût étouffé l'aigle romain;  
 La victoire était sa compagne,  
 Et le globe de Charlemagne  
 Était trop léger pour sa main.

V. HUGO.

---

 LES GENRES SECONDAIRES (suite).

1. La II SECTION de la poésie comprend le **lyrisme**, dont l'objet est un sentiment ou un produit du cœur, de la sensibilité. Généralement, c'est l'un des *grands genres*.

Le dessein du poète lyrique est de transmettre aux autres ses émotions personnelles, dans une forme rythmée. Il se peut donc qu'il y ait du *lyrisme en prose*: la distinction vaut qu'on la retienne.

2. Il convient de savoir où et comment le poète rencontrera des émotions nobles et intéressantes, des sentiments grands et sublimes, tendres et touchants...

Les sources de l'*inspiration lyrique*, ou l'origine des idées et des sentiments exprimés dans le poème lyrique, c'est l'univers entier.

a). C'est les *grands problèmes* de la destinée humaine: la vie, la mort, l'amour, l'amitié, le plaisir, la douleur. Et chacun, selon qu'il souffre ou qu'il est heureux, leur donne des solutions diverses. Qu'a pensé l'écrivain sur ces graves questions? Les traite-t-il à la légère, en badinant, ou bien tente-t-il de jeter sur elles quelques nouvelles lumières?

On sait que Hugo les a toutes mêlées, que Musset en a douté, que Lamartine ne les a point bien comprises.

b) C'est la *religion*, le dogme et la morale, les sacrements et le culte, les vertus et la vie des Saints, l'Évangile et la Bible, les anges et la félicité glorieuse.

Le poète lyrique a-t-il connu, aimé, vénéré, chanté le catholicisme vrai, ou le déisme bâtard et panthéiste; que dit-il de Jésus-Christ, de sa doctrine, de l'Église et de sa mission, de ses martyrs, de ses saints?

c) La *famille* associe les âmes, rattache les cœurs, offre mille joies intimes et mille occasions inconnues de souffrir, de se dévouer, de s'immoler, aussi bien que de faire mourir. Le poète s'inspire-t-il des sentiments qui fleurissent au foyer, respect, piété filiale, amour conjugal, maternel, fraternel?...

d) Chante-t-il la *patrie*, les gloires et les revers, les larmes et les allégresses, la langue, les traditions, la religion du sol natal? Que dit-il des mœurs, des institutions, du gouvernement, des lois, des héros et des grands hommes, du peuple?...

e) Et la *nature*, les paysages, le ciel, la mer, les forêts et les guérêts: combien de poésies dans les saisons, dans les sites, dans le règne végétal et animal! Sent-il son âme remuée, attendrie, sympathique, enthousiaste même?

f) C'est enfin *l'humanité*, les nations étrangères ou alliées, les grands devoirs de la morale sociale, justice, dévouement, charité, liberté, indépendance, conquête ou asservissement... L'histoire universelle est riche autant et plus que l'histoire nationale.

3. L'objet du lyrisme, avons-nous écrit, est un **sentiment** surtout: il en est aussi la source. Il convient d'y insister.

Cet objet est donc une affection, un épanchement, une effusion du cœur; un cri spontané d'une âme inspirée, transportée, exaltée même parfois — pourvu, cependant, que ce sentiment ne dévoile rien de trivial, de bas, d'ignoble, d'impie, de scandaleux. Hugo et Leconte de l'Isle se sont oubliés souvent jusqu'aux plus hideux blasphèmes: ce n'est point là le rôle ni le domaine de la poésie, qui veut le beau et l'idéal.

Les sentiments, non opposés à ce beau, peuvent être de trois sortes:— on comprend que toutes ces notions servent à goûter ou à rejeter les œuvres lyriques.

a) — La première est celle des sentiments grands, véhéments, patriotiques, héroïques, impétueux et vibrants d'émotion.

Ex.: Les *stances* du Cid et de Polyeucte...

b) — La seconde est celle des sentiments doux et tendres, délicats et paisibles, gracieux et sérieux.

Ex.: Les *chœurs* d'Esther et d'Athalie...

c) La troisième est celle des sentiments gais, enjoués, piquants et imprévus, qui provoquent le rire, le sourire, qui caressent la sensibilité d'une façon inexprimable.

Ex.: Presque toutes les *œuvres* de Th. Botrel.

Il arrive souvent que ces trois catégories de sentiments s'associent naturellement dans la même composition: il en est ainsi chez Hugo et chez Fr. Coppée.

4. Il est facile d'observer, par l'analyse attentive, que la composition lyrique réclame trois parties, au moins d'ordinaire:

Le **début**, qui a souvent quelque chose de brusque, de vif, de dramatique, — si l'objet qui doit faire naître la passion est grand, sublime, si la passion elle-même est véhémente, hardie, imposante.

Ex.: Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille:  
 Rois, soyez attentifs: peuples, prêtez l'oreille:  
 Que l'univers se taise et me laisse parler.  
 Mes chants vont seconder les accords de ma lyre:  
 L'Esprit-Saint me pénètre, il m'échauffe, il m'inspire  
 Les grandes vérités que je vois rêver.

J. B. ROUSSEAU.

Si, au contraire, l'objet se distingue plutôt par sa grâce, par sa douceur, par son calme, et que le sentiment lui-même soit suave et exquis, naturellement le début sera plus modéré.

Ex.: Une fleur fragile et petite  
 Croissait aux fentes du rocher;  
 Elle allait tomber au plus vite  
 Quand un rayon vint la chercher.

TURQUÉTY.

Le milieu ou la **marche** est le développement direct ou indirect du sentiment principal, énoncé et attendu. Il répond au *naud* dans la narration, en ce sens qu'il pousse le sentiment dominant jusqu'à son dernier complément. Il convient que le poète continue sur le même ton, au même niveau, l'élan pris dès le début, à moins qu'il ne vise une gradation plus forte et plus émouvante.

La **fin** complète ou achève le sentiment, lequel ne saurait durer trop longtemps sans s'affaiblir et fatiguer. Il y faut de la vie, du feu, de l'éclat, en même temps que de la beauté morale qui ravisse et emporte l'admiration.

5. Quant au **style**, il sera aussi parfait que possible, en ce qui regarde le choix, la justesse, la précision des termes, la couleur et le pittoresque des images, l'énergie et la hardiesse des figures, l'élégance et la force des tours, la pompe et la magnificence du ton, la marche, l'harmonie, le mouvement de l'ensemble: tout sera conforme à l'espèce de composition lyrique que l'on traite.

**Division.** — La forme de la poésie lyrique peut être **récitative** ou **chantée**: dans le premier cas, elle est *régulière* ou *irrégulière*: si elle est régulière, c'est l'ODE, laquelle est *sacrée*, *philosophique* ou *morale*, *satirique* ou *héroïque*, *gracieuse* ou *badine*.

(à suivre).

# PARTIE PRATIQUE.

No. I.

## NOTIONS FONDAMENTALES.

*pour servir : — à l'étude des auteurs, — à la correction des devoirs, — à l'art de la composition, et à l'enseignement littéraire.*

### II. — La Syntaxe phraséologique (1).

1. Richesse du vocabulaire, propriété des termes, relief de l'expression, voilà — nous l'avons démontré — ce qui importe avant tout pour les Maîtres, pour les Maîtresses, pour leurs élèves, en vue du style personnel.

Ce n'est pas assez, toutefois : il leur faut entendre bien cette combinaison multiple des mots, la partie qui se nomme *la syntaxe*, l'art d'agencer les termes d'une langue en tours, en phrases, en paragraphes, en vue de la composition soignée et artistique.

C'est la manière de s'exprimer, "de bien peindre" a écrit La Bruyère, qui doit devenir propre à chacun ; et chacun sent et doit faire sentir à sa façon, pour être quelqu'un et non un autre, personnel en un mot. Ce n'est pas si aisé, et il y faut du labeur patient et beaucoup d'années ; il y faut des principes et des conseils, des essais et des corrections, des lectures et des notes, des exercices variés et prolongés, des refontes et des études.

Rien n'étonne comme de voir des pages plates et banales, mièvreuses et alambiquées, criardes et baroques, tombées de plumes qui reproduisent le même cliché avec une persistance décourageante pour les lecteurs. Ce qui étonne plus encore, c'est sans doute la satisfaction engorgée et béate qui laisse entendre aux médiocres et aux laborieux que ces pages sont impeccables et constituent leurs auteurs écrivains de profession. désormais à l'apogée de leur talent, de leur grandeur, de leur renom. Malheur au profane qui oserait risquer une critique ou deux seulement !... De vrai, quand on s'est donné ou que l'on a reçu la consécration de la *fatuité* et de la sottise, il ne reste plus qu'à révéler en silence et à se tenir à distance : *Oronte* vit encore, et l'on craint justement qu'il ne soit immortel.

Nous nous adressons à des gens moins prétentieuses, qui ne songent à dédaigner aucun conseil.

(1) Voir p. 6.

Or, en ce qui se rapporte à la *syntaxe*, ces conseils se peuvent ramener à une variété quasi illimitée.

### I. — Les tours de phrase.

2. Etudions d'abord les **tours** si divers de notre langue, afin de l'assouplir à notre gré, d'en rendre l'aspect plus attrayant et l'aisance plus riche.

Voyez d'abord ce que nous avons écrit, à la page 10 et 11, et prêtez attention à ce qui suit.

Prenez une phrase simple; tournons-là à volonté, et l'on verra que la richesse est inépuisable pour les expressions de notre belle langue française. L'on peut dire la même idée ainsi :

1. C'est régner que *servir Dieu*.
2. *Servir le Roi* des rois, c'est être roi soi-même.
3. Etre roi, c'est le *prix du service* de Dieu.
4. *Au service* de Dieu qui se soumet est roi.
5. Une dignité royale récompense le *service* de Dieu.
6. *Par le service* de Dieu l'homme s'élève à la dignité de roi.
7. *O service* de Dieu, tu nous fais roi.
8. *Etre serviteur* de Dieu, c'est être roi.
9. *Obéissance*, tu nous soumets à Dieu pour nous créer rois.
10. Roi, c'est le nom de *tout serviteur* de Dieu.
11. L'homme *en servant* Dieu est vraiment roi.

Qu'on le remarque bien : toutes ces formules ne sont égales qu'approximativement. De la *place* du mot, de l'idée dans la proposition et de son rôle dépend pour beaucoup sa valeur ; du *mouvement* que le tour imprime à la pensée dépend aussi son énergie d'expression.

La Bruyère énumère dans la préface de ses *Caractères*, les trésors de sa stylistique et nous révèle les secrets de sa variété qui est infinie : — " On pense les choses d'une manière différente et on les *explique par un tour aussi tout différent* : par une **sentence**, par un **raisonnement**, par une **métaphore**, par un **parallèle**, par une simple **comparaison**, par un **fait** tout entier, par un seul **trait**, par une **description**, par une **peinture**..."

Autre exemple, — pour le début des phrases — quelle variété dans La Bruyère ! Voici comment M. E. Lamy s'exprime dans un article de la REVUE DES DEUX MONDES, 15 août 1897.

1. *Les lois conformes à la nature et nécessaires à la vie des sociétés*...
2. *Assurer à ces lois la fidélité des peuples paraissait le devoir*...
3. *Par ses institutions fondamentales*...
4. *Qui se séparait de la société religieuse était retranché de*...
5. *Jamais la curiosité d'attenter par la force à la conscience* ..
6. *Pour cette foi qu'était-il l'Etat ?*
7. *Où la loi humaine veut obéir à la loi divine, le pouvoir politique tend à devenir le serviteur du pouvoir religieux*.



8. *Chef de l'Eglise, le pape se trouvait l'inspirateur...*
9. *Plus d'une fois le pape enlève...*
10. *Dans les siècles de foi profonde et de gouvernements barbares...*
11. *Comme nulle volonté de l'Eglise ne pourrait être reconnue...*
12. *Attendant à leurs frontières la volonté du pape, ils...*
13. *Non que la France ait eu le peu enviable honneur...*
14. *Avant elle les Césars demeurés païens...*
15. *Au moment où la vigueur cléricale...*
16. *Au lieu de déchaîner les passions...*
17. *Accrus de siècle en siècle, les biens de l'Eglise...*
18. *Pour que ces services ne fussent jamais compromis...*
19. *Déjà il ne s'agit plus d'argent, mais de pouvoir...*
20. *Pour imposer et étendre ces prétentions...*
21. *Et sous le nom d'indépendance, c'est de suprématie qu'il s'agissait...*
22. *Ce fut en France le point d'honneur...*

Le lecteur est-il satisfait? Connaît-il ces secrets de l'art? Croit-il que ce soit chose indifférente ou aisée, ou banale? Où sont les copies de nos élèves, les meilleurs: qu'on rapproche leur texte de ces initiales qui amènent la phrase, et l'on sera étonné de la pauvreté et de l'indigence extrême de leurs tours, toujours les mêmes. — Est-ce tout? Nullement.

23. *Puis, devenus les arbitres uniques du droit...*
24. *Où appuyer un refus, où soulever un doute, quand le pape...*
25. *Faute que l'un d'eux, couronnant la hiérarchie d'autorité...*
26. *L'une des libertés gallicanes était la "régale".*
27. *Incertains et égoïste, la raison humaine se modifie sans cesse...*
28. *Quelle garantie offre la raison solitaire d'un homme?*
29. *Si la foi à la souveraineté de l'intelligence...*
30. *Et quelles autres volontés...*
31. *L'on a vu en effet depuis 1789 une mobilité inconnue...*
32. *Voilà le résidu mortel qui demeure.*

Nous ne mentionnons pas même les tours qui commencent par: *il, elle, ils, elles, il y a, il faut...*

Voilà certes des trouvailles d'expression; il est bon d'en suggérer l'emploi dans les bons auteurs, si l'on veut leur ravir leurs procédés et les finesses de leur art: je sais bien que l'important et l'essentiel est le fond que l'on invente, mais la question concerne en ce moment la syntaxe ou l'agencement des mots et des phrases entre elles.

(à suivre)

## CORRECTION DE DEVOIRS.

## Histoire de deux tiges de lys.

C'était une blanche floraison au cimetière du couvent. Les austères croix de bois des tombes virginales, presque disparues sous la *neige des lis*, rappelaient en le multipliant, le doux miracle de la verge d'Aaron. Sur le satin des pétales, scintillaient de fines étoiles allumées aux rayons du soleil. Les souffles aériens dispersaient des ondes embaumées : chaque fleur semblait une urne de parfum.

Ravie par ce spectacle d'une auguste gravité, d'un charme idéal, j'avais épuisé les formules de l'admiration, prête à les recommencer crescendo. La bonne Sœur jardinière souriant d'aise à mon enthousiasme, frappa de sa serpette deux tiges fleuries, et m'en fit don.

Huit frères, pour chacune, composaient la famille, tous beaux comme les lis d'Israël, qui méritent les divines préférences de la Sagesse infailible. Les uns, tournés vers le ciel et formant chapiteau, ressemblaient à des coupes d'albâtre sur une colonne d'émeraude. Les autres inclinés à demi leurs clochettes d'argent, à battants d'or, pendaient au-dessous.

Devant cette jeunesse et ce rayonnement, devant ces tombes fleurdelisées, j'éloignai l'amère pensée de la destruction. — Non, ils ne pouvaient mourir les lis immaculés que j'emportais comme un trésor!...

Ce rêve, effaçant toutes les ombres; m'inonda de joie: l'illusion ne colore-t-elle pas bien des bonheurs ici-bas?

Une statue de la Vierge-Mère, sur une console vert-tendre liserée d'or, décore une petite chambre de la maison, que ma mère a dénommée l'*Oratoire*, parce que nous y récitons souvent le chapelet en famille. Les marguerites, dans des vases de cristal, constituaient la parure ce jour-là. Je trouvai terne les pétales argentés, et ne leur pardonnai pas d'être inodores. Les grands lis m'avaient ébloui; ils remplacèrent les humbles chrysanthèmes des champs.

Les fleurs ne se plaignaient pas. Si les marguerites avaient su parler, elles m'auraient dit, je crois: — "Oh! laissez-nous mourir ici! Aux yeux de la Reine du ciel, nous valons autant que les lis superbes. Parmi les hommes, ne voyez-vous pas, chaque jour, confondus à ses pieds le puissant et le faible, l'ignorant et le lettré?..."

Et elles auraient eu raison les petites marguerites: Marie aime toutes les fleurs et incomparablement plus toutes les âmes, également rachetées par le sang de son divin Fils. Heureux qui peut apporter à un autel le parfum des âmes et le parfum des fleurs.

Quatre jours durant, mes lis bien aimés vécurent sans défaillance d'éclat ni de fraîcheur. "La maison était remplie de l'odeur de leurs parfums", comme du concert de nos louanges et de notre admiration.

Le cinquième jour augura la caducité. Une blanche foliole tomba aux pieds de la Vierge, et y demeura, — naufragé sur une épave, — exilé regardant de loin la patrie. Je vis avec effroi de légères fronces sur le tissu délicat de ses pétales; leur blancheur, lustrée comme la soie des nuages, commençait à devenir mate, et leur doux arôme s'envolait.

Le lendemain, les lis premiers éclos s'effeuillèrent lentement. Deux jours plus tard, les tiges-mères restaient seules, dépouillées, tristes comme le nid sans chansons, comme la maison sans enfants. Tout autour et sur le parquet, gisaient de blancs débris maculés d'une poudre jaune.

Ainsi périt cette splendeur.

La mort ouvre aux hommes une vie nouvelle, mais lorsqu'elle touche les lis de son aile noire, ils se fanent pour toujours, comme l'innocence qu'un souffle impur a flétrie.

Oh! bien loin de la voie  
Où marche le pêcheur,  
Chemine où Dieu t'envoie.  
Enfant, garde ta joie!  
Lis, garde ta blancheur!

(Une élève.)

## ANALYSE ET CRITIQUE LITTÉRAIRES

I. FOND — A.) **L'invention** des idées est facile et naturelle: elle jaillit des *circonstances* du fait, de "l'histoire des lis."

Le *lieu* est indiqué dans la première phrase: "cimetièrre du couvent"; puis, "l'oratoire" de la maison paternelle.

L'*objet* se présente aussi dès le début: "blanche floraison", "deux tiges fleuries"... etc...

Les *personnes*: "Ravie... j'avais épuisé..." et encore: "la bonne Sœur jardinière...", ma mère"; puis, "je vis avec effroi..."

Le *temps*: "aux rayons du soleil" "Quatre jours durant," "deux jours plus tard."

La *manière* où les *moyens*: "les grands lis... remplacèrent les humbles chrysanthèmes" le dialogue si propre à animer le récit; les réflexions morales: "j'éloignai l'amère pensée... Non, ils ne peuvent mourir,"... "parmi les hommes... Heureux qui peut apporter..." — Les *raisons* se résument dans la beauté des fleurs...

La *fin*, qui est brève et gracieuse, achève le récit par un rapprochement naturel, par une poétique leçon morale à l'adresse de l'innocente jeunesse.

B) La **disposition** ou le *plan* est plutôt intérieure, effacée. Il nous semble assez logique ce plan qui forme un cadre de dimensions modestes et sans recherche.

**Début:** Le cimetière, les lis dépeints, leur captivante séduction, le don des deux tiges.

A notre avis, l'alinéa "Huit frères..." tout entier aurait mieux sa place avant le paragraphe qui précède: "Ravie par ce spectacle..." C'est une partie du tableau, de la peinture qui s'est offerte au début de la composition: c'est donc une des raisons du "ravisement" et le provoque naturellement.

**Milieu:** Il est amené par le désir de ne pas voir "mourir les lis". D'où la mise en scène de l'oratoire, des marguerites jalouses, de leur envie de vivre et de "mourir" là... Puis vient le dépérissement des fleurs, leur lent effeuillage, leur dépouillement complet.

**Conclusion:** "Ainsi pèrit cette splendeur!" Délicieuse expression, qui laisse entendre la leçon.

Fallait-il prolonger davantage les réflexions finales? C'est affaire de goût et de sentiment: ce qui octroie toute liberté.

II. FORME — *En général*, le style du morceau est correct, sobre, coloré, animé à certains passages. Par malheur, il est uniforme, monotone, gêné, en ce qui concerne les tours. Il y a lieu de renvoyer l'élève aux pages de conseils qui précèdent, dans la REVUE.

La raison en est que presque toutes les phrases semblent coulées dans le même moule: la manière d'inventer, est supérieure à la manière d'exprimer. N'oubliez point que la façon de rendre et de bien peindre, c'est l'écrivain tout entier — au témoignage de La Bruyère, qui était un fin connaisseur. Vous avez besoin de recourir à l'explication des auteurs, pour varier les tours du langage.

D'ailleurs, venons *aux détails* de la composition, au moins pour une partie du devoir.

§ I — 1. La première phrase est bonne, excellente.

2. Ne multipliez point les épithètes ou qualificatifs: "austères" qui est bien trouvé, est ici de trop; ou bien, supprimez "virginales": j'avoue que cette chicane me pèse un peu. — "presque disparues" terme général; "ensevelies" irait-il mieux? J'aimerais mieux aussi au lieu de "rappelait" évoquaient, renouvelaient: — "le doux" est banal et mignard: "enchanteur, insigne, surprenant, inopiné."

"la neige des lis" est bien placé et très approprié.

3. La troisième phrase est exquise de vérité et de couleur: les deux métaphores s'associent bien "satin... étoiles allumées."

4. Pour "souffles aériens" mettez: zéphyrs, brises ou souffles du matin...: "semblait", présentait, formait...

En somme ce paragraphe est de bon goût, plein de lumière et de parfum: il dit gracieusement beaucoup de choses en peu de mots.

§ II — 1. "Ravie *par*" pour les noms de personnes, on fait usage de la préposition *de*: Je suis aimée de Dieu; donc "Ravie de ce...". De plus, l'agencement est lourd. Dites: "Ravie du spectacle d'une (si auguste) gravité si auguste" — "d'un charme idéal" reste vague, imprécis; si vous ne trouvez pas mieux, retranchez; mais il y a: "l'âme

attendrie et remuée, (agitée, palpitante, frémissante); — “épuiser les formules de l'admiration”, paraît une phrase toute faite; — “prête à...” semble le pendant de “ravie”, quant au tour: il est heureux que ce soit un adjectif.

2. “sœur” demande une majuscule, puisque ce nom commun cesse de l'être ici; — “souriant”, qui souriait; vous n'avez pas recours aux propositions *relatives*, aux adverbes, aux locutions adverbiales: “qui souriait d'un air satisfait à l'expansion (épanchement) de mon enthousiasme”...; — “m'en fit don”, termine peu harmonieusement la période; “et sa main complaisante les tendit à ma convoitise.”

§ III — 1. “Huit frères...”; l'allusion est obscure et rend perplexe, mais la métaphore est *biblique*, sans peut-être que vous y songiez; — “pour chacune”, indique les *tiges*, sans doute: non, il eût été préférable de répéter le mot “lis”.

2. “Les uns, tournés vers”: regardant, contemplant le ciel; — “formant chapiteau” est concis, mais sans image; car il exclut sans doute le terme “frères”, sinon la métaphore est outrée et inconcevable; vous n'avez pas, ce semble, de sujet grammatical dans le mot “comme les lis d'Israël”, qui est une comparaison incidente. Peut-être dirait-on: “échancrés en forme de chapiteau.”

3. “Les autres se plaisaient pour ainsi dire à regarder le sol; plus modestes et sympathiques, ils inclinaient à demi leurs clochettes d'argent, à battants d'or.”

§ IV — 1. “Devant cette jeunesse et ce rayonnement”: ne vaudrait-il pas mieux écrire: “Devant ce rayonnement de jeunesse”?... — “devant”, sur ces tombes...; — “j'éloignai l'amère pensée”, je m'empressai d'écarter l'idée odieuse de la flétrissure et de la destruction.”

2. “comme un trésor”: comme l'âme emporte son trésor.

3. “Ce rêve”, mieux: cet espoir; — “effaçant”: dissipant; je dirai, pour rompre ces participes présents qui reviennent: “ne tarda point à dissiper toutes les ombres, et m'inonda l'âme d'allégresse...”

§ V — Bonne phrase; au lieu de “nous y récitons”, préférez l'indéfini, qui laisse deviner et qui est moins banal: “l'on s'y plaît à égrener...”

2. “Des touffes de marguerites, plantées en des vases allongés de cristal, servaient à en agencer les parures ce jour-là.”

3. “Qu'ils me paraissent ternes leurs pétales (dentelures) argentés! Je ne leur pardonnai point de rester inodores.”

4. “Les grands lis superbes me parfumaient l'âme: ils devaient planter les humbles chrysanthèmes des champs.”

§ VI — “Ah! si les marguerites avaient su murmurer une plainte! Je devine bien quels soupirs elles eussent exhalés à mon oreille; — oh! laisse, laisse nous mourir ici!... Souviens-toi de Marie, de ta Mère des cieux! Ne chantons-nous pas ses grandeurs? C'est notre prière, à nous!... Vois au sanctuaire, tous ses enfants confondus autour de son autel, le puissant et le faible, l'indigent et le riche, l'ignorant et le lettré!”...

§ VII — “ Ils m'auraient émue et désarmée sans doute, ces accents des petites fleurs! Car Marie les doit aimer toutes... etc...”

Des trois ou quatre alinéas qui suivent, nous reprendrions seulement quelques expressions.

“ augura la caducité ”, éclaire le présage de leur fragilité; — “ naufragé ” au masc, ainsi que “ exilé ”, est hardi, puisque ces mots se rapportent à “ foliole. ” — “ Je vis ”: je remarquai, aperçus, distinguai; — “ doux ” enivrant; — “ arôme ” sans accent; — “ s'envolait, ” mieux: à s'envoler.

“ Deux jours plus tard ”: encore; “ et, tristes comme le nid... etc... les tiges se dressaient solitaires, dépouillées, pleurant leur parure flétrie. ” — “ La mort ouvre... ”: convie les hommes à la vie immortelle; mais quand elle touche de son souffle les corolles des lis, les lis dépérissent, se fanent pour toujours: saisissante image de l'innocence que tue le souffle de la volupté!”

**Conclusion.** — Ce travail mérite assurément des éloges et promet beaucoup pour le style. Dans l'ensemble le style est soutenu, clair, précis, élégant sans excès, bien qu'il laisse désirer plus de variété de tours, d'aisance dans la marche, de souffle dans le développement plus accentué des idées secondaires.



## EXPLICATIONS D'AUTEURS

A. CHATEAUBRIAND.

## Les Rogations

Les cloches du hameau se font entendre : les villageois quittent leurs travaux, le vigneron descend la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt. Les mères fermant leurs cabanes, arrivent avec leurs enfants, et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs brebis et leurs fontaines pour assister à la fête.

On s'assemble dans le cimetière de la paroisse, sur les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt on voit apparaître tout le clergé destiné à la cérémonie : c'est un vieux pasteur qui n'est connu que sous le nom de curé, et ce nom vénérable, dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le ministre du temple que le père laborieux du troupeau. Il sort de sa retraite, bâtie auprès de la demeure des morts, dont il surveille la cendre. Il est établi dans son presbytère, comme une garde avancée aux frontières de la vie, pour recevoir ceux qui entrent et ceux qui sortent de ce royaume de douleurs. Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtré, quelques colombes, composent l'héritage de ce roi des sacrifices.

Cependant, l'apôtre de l'Evangile, revêtu d'un simple surplis, assemble ses ouailles devant la grande porte de l'église ; il leur fait un discours, fort beau sans doute, à en juger par les larmes de l'assistance. On lui entend souvent répéter : " Mes enfants, mes chers enfants " ; et c'est là tout le secret de l'éloquence du Chrysostome champêtre.

Après l'exhortation, l'assemblée commence à marcher en chantant : " Vous sortirez avec plaisir et vous serez reçus avec joie ; les collines bondiront et vous entendront avec joie. " L'étendard des saints, antique bannière des temps chevaleresques, ouvre la carrière au troupeau, qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés et coupés profondément par la roue des chars rustiques ; on franchit de hautes barrières formées d'un seul tronc de chêne ; on voyage le long d'une haie d'aubépine où bourdonne l'abeille, et où sifflent les bouvreuils et les merles. Les arbres sont couverts de leurs fleurs ou parés d'un naissant feuillage. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers entendent tour à tour les hymnes des laboureurs. Étonnés de ces cantiques les hôtes des champs sortent des blés nouveaux, et s'arrêtent à quelque distance pour voir passer la pompe villageoise.

La procession rentre enfin au hameau. Chacun retourne à son ouvrage ; la religion n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre fut un jour d'oisiveté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon, après avoir imploré Celui qui dirige le soleil et les tièdes ondées ! Pour bien achever un jour si saintement commen-

cé, les anciens du village viennent, à l'entrée de la nuit, converser avec le curé, qui prend son repas du soir sous les peupliers de sa cour. La lune répand alors les dernières harmonies sur cette fête, que ramènent chaque année le mois le plus doux et le cours de l'astre le plus mystérieux. On croit entendre de toutes parts les blés germer dans la terre, et les plantes croître et se développer : des voix inconnues s'élèvent dans le silence des bois, comme le cœur des anges champêtres dont on a invoqué le secours, et les soupirs du rossignol parviennent à l'oreille des vieillards assis non loin des tombeaux.

### Analyse et étude.

#### I. — PLAN.

1. Les apprêts de la procession : éloignés et prochains. (§. 1. 2. 3.).
2. La procession en marche. (§. 4.).
3. Les suites des rogations. (§. 5.).

#### II. — ELOCUTION.

§ I — Le signal des Rogations, c'est "les cloches du hameau" — Mais l'auteur ment à la vérité — mensonge poétique seulement — quand il énumère les acteurs de ce drame religieux. C'est par pure convention qu'il fait "quitter les travaux aux villageois" : les Rogations, en France, se font de bonne heure, toujours avant les travaux du dehors.

La phrase est superbe, quand même, parce qu'il nomme, sans songer à distinguer les provinces, les "vignerons, laboureurs, bûcherons" — Voilà pour les hommes. En une phrase, il convoque les femmes : par malheur, presque jamais elles ne prennent part à ces processions, du moins de nos jours.

Tout cet alinéa est concis et beau, bien ciselé, pur de style, rempli d'idées — bien que à côté du vrai dans les usages et les mœurs.

§ II — 1. Cette première phrase traduit une vision de la réalité, en Bretagne. — "On" est pour "tout le monde" ; "paroisse" est mieux que "hameau" ; "des aïeux" va bien avec "tombes."

2. "Bientôt" mot de transition pour l'idée ; — "on voit apparaître" est préférable à "apparaît" ; — "tout le clergé", terme générique, ici, désignant le curé, seul membre du *clergé*, et les chantres et les enfants de chœur ; — "destiné à" est une négligence de l'auteur, car le terme est commun et s'applique à tout trop facilement. Chateaubriand, en homme habile, considère à fond la valeur des mots, au moins d'ordinaire : — "vieux" est choisi à dessein, pour impressionner d'avantage ; — "pasteur" suggère la comparaison ; — "qui n'est connu qu'à sous le nom de curé" : c'est conforme à la réalité populaire, et cette proposition relative est très bien à sa place. Puis l'auteur, poussant la pensée, explique à merveille la raison de l'appellation commune de "curé" par ces mots "et ce nom vénérable", selon l'étymologie et le sens premier (*curare* : avoir soin) ; belle incidente explicative : "sous lequel est venu se perdre le sien" ; son nom de famille ; — "le père laborieux du troupeau" com-



plète et couronne le tableau entier, en correspondant à l'idée de "pasteur".

3. "Il sort de sa retraite", de sa solitude, puisque le curé est seul; — "bâtie" auprès de l'église — non — du cimetière qui l'enclave, "de la demeure des morts", périphrase mélancolique, puisqu'il en "surveille la cendre."

4. Ce n'est pas tout; l'auteur insiste, son imagination lui inspirait toujours des rapports cachés et imprévus. — "Il est établi" pour: il habite; — "comme une garde", expression hardie, appliquée à un seul homme; mais l'image paraît prétentieuse et recherchée; — "pour recevoir ceux qui entrent (dans)", légère incorrection, que l'esprit accepte sans y penser, — "ceux qui sortent de ce royaume de douleurs": l'antithèse est belle et neuve.

5. "Un puits, etc..." On se demande ce que ces détails et les précédents apportent d'intérêt à l'idée de *Rogations*: Chateaubriand est avant tout imagination et sentiment; il n'y regarde point de si près; il aime à décrire et il va devant soi en aveugle — qui voit clair et sait montrer aux autres. — "ce roi des sacrifices" est empouillé, boursoufflé, extravagant: il n'y a dans la religion catholique qu'un seul sacrifice, celui de la messe; le pluriel, qui a paru plus riche à l'écrivain, est une atroce gaucherie et décele une réminiscence païenne, affreusement sotté et burlesque, dans un tel sujet.

§ III — "Cependant" mot de liaison, commode et banal: pourquoi les longueurs qui le précèdent l'ont-ils amené forcément? — "l'apôtre de l'Evangile," périphrase — Chateaubriand la forge à son gré — peu naturelle; — "assemble ses ouailles", strictement il faudrait "disciples": mais ne soyons pas chicaneurs; — "il leur fait un discours": peut-être en était-il ainsi au temps de l'auteur, l'usage n'existe plus; — "à en juger par les larmes de l'assistance": Chateaubriand est-il ironique, irrévérencieux même? Non "sans doute", car il écrit parfois pour écrire et son dessein est de présenter un tableau qui captive et attire à l'estime de la religion, hier si dédaignée universellement.

§ IV. — Enfin, la procession se met en marche en chantant: il était temps, car on l'attendait bien plus tôt.

1. Ce que chantent les fidèles, les propos cités par Chateaubriand sont-ils de son invention? On le croirait, et il semble prendre — comme l'on dit — dans le tas: sa citation est introuvable telle qu'il l'a consignée en français.

2. "L'étendard des saints": et la croix!... C'est elle qui "ouvre" toutes les processions, même aux "temps chevaleresques". Chateaubriand s'oublie, pour le plaisir de la forme littéraire et poétique; — "ouvre la carrière au troupeau" est un langage outré, qui vise à l'effet; il fallait, cette fois, une autre méthaphore que pouvait suggérer l'idée même des croisades.

3. "On entre dans des chemins ombragés..." Tout ce passage est artistement rendu, c'est vu et vécu: exceptons néanmoins les "hautes

barrières formées d'un seul tronc de chêne", qui sort du naturel et de la réalité vraie.

Quant aux "hôtes des champs", ce sont les allouettes et les autres oiseaux qui picorent dans les terres ensemencées; leur "étonnement" est facile à observer, et on peut les voir "s'arrêter à quelque distance pour voir passer" — on le croirait, ceux qui troublent momentanément leur matinal et perpétuel festin.

§ V — Ici, l'imagination de l'auteur trahit sa foi religieuse et la sincérité de ses convictions. Pourquoi ne pas mentionner l'église, la messe qui suit la procession? Chateaubriand perd l'occasion d'achever un tableau qui lui eût fait honneur. L'on dirait que, de son manoir de Combourg, il a vu passer la procession des Rogations, sans qu'il y ait jamais pris part de sa personne.

Il est naturel que les laboureurs "retournent à leur ouvrage", puisque la cérémonie a toujours lieu en semaine. Mais il faut louer toute la conclusion de l'auteur — si toutefois il convient de faire grâce à Chateaubriand du mélange constant de religiosité vague et malade, mélancolique et flottante qu'il amène dans les cérémonies du culte catholique. On lui sait gré d'avoir fait estimer et aimer la religion persécutée et bafouée; mais on regrette qu'il fasse appel sans cesse à son imagination et à une sentimentalité religieuse qui abaisse le catholicisme au niveau de la religion de la nature. Ces idées se font jour dans ces mots:

"La lune... l'astre le plus mystérieux... les voix inconnues... le chœur des anges champêtres... les soupirs du rossignol parviennent à l'oreille des vieillards assis non loin des tombeaux."

En résumé, Chateaubriand, en artiste consommé, habille de pourpre, d'or, de pierreries, les idées minces et étriquées que noient d'amples draperies luxueuses. Il lui a manqué de connaître mieux la doctrine, de pénétrer plus avant dans les questions religieuses: tel qu'il a été formé, ses intentions sont dignes du plus complet éloge et le bien qu'il a fait à l'Eglise de France compense amplement les lacunes de sa religion et la perverse influence de l'impiété d'alors.

Il ne se doutait guère des conséquences que ses successeurs devaient tirer de ses œuvres.

---

## B. — RACINE

### ESTHER

#### Acte I. — Scène V.

##### Une Israélite

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes.

A nos sanglots donnons un libre cours.

Levons les yeux vers les saintes montagnes 295

D'où l'innocence attend tout son secours.  
 O mortelles alarmes!  
 Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux.  
 Il ne fut jamais sous les cieus  
 Un si juste sujet de larmes. 300

**Le chœur**

O mortelles alarmes!

**Une autre Israélite**

N'était-ce pas assez qu'un vainqueur odieux  
 De l'auguste Sion eût détruit tout les charmes,  
 Et traîné ses enfants captifs en mille lieux?

**Le chœur**

O mortelles alarmes! 305

**La même Israélite**

Faibles agneaux livrés à des loups furieux,  
 Nos soupirs sont nos seules armes.

**Le chœur**

O mortelles alarmes!

**Une Israélite**

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements  
 Qui parent notre tête. 310

**Une autre**

Revêtons-nous d'habillements  
 Conformes à l'horrible fête  
 Que l'impie Aman nous apprête.

**Le chœur**

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements  
 Qui parent notre tête. 315

**Une Israélite**

Quel carnage de toutes parts!  
 On égorge à la fois les enfants, les vieillards,  
 Et la sœur et le frère,  
 Et la fille et la mère,  
 Le fils dans les bras de son père. 320

Que de corps entassés! que de membres épars,  
 Privés de sépulture!

Grand Dieu! tes saints sont la pâture  
 Des tigres et des léopards.

**Une des plus jeunes Israélites**

Hélas si jeune encore, 325  
 Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?  
 Ma vie à peine a commencé d'éclorre.  
 Je tomberai comme une fleur  
 Qui n'a vu qu'une aurore.  
 Hélas si jeune encore, 330  
 Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

**Une autre**

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,  
 Que nous servent, hélas! ces regrets superflus?  
 Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,  
 Et nous portons la peine de leurs crimes. 335

**Le chœur**

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats:  
 Non, non, il ne souffrira pas  
 Qu'on égorge ainsi l'innocence.

**Une Israélite**

Hé quoi? dirait l'implié, 340  
 Où donc est-il, ce Dieu si redouté  
 Dont Israël nous vantait la puissance?

**Une autre**

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,  
 Frémissez, peuples de la terre,  
 Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux 345  
 Est le seul qui commande aux cieux.  
 Ni les éclairs ni le tonnerre  
 N'obéissent point à vos dieux

**Une autre**

Il renverse l'audacieux.

**Une autre**

Il prend l'humble sous sa défense.

**Le chœur**

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats: 350  
 Non, non, il ne souffrira pas  
 Qu'on égorge ainsi l'innocence.

**Deux Israélites**

O Dieu, que la gloire couronne,  
 Dieu, que la lumière environne,  
 Qui voles sur l'alle des vents, 355  
 Et dont le trône est porté par les anges!

## Deux autres

Dieu, qui veux bien que de simples enfants  
Avec eux chantent tes louanges

## Le chœur

Tu vois nos pressants dangers:  
Donne à ton nom la victoire; 360  
Ne souffre point que ta gloire  
Passe à des dieux étrangers.

## Une Israélite

Arme-toi, viens nous défendre:  
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre.  
Que les méchants apprennent aujourd'hui 365  
A craindre ta colère.  
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère  
Que le vent chasse devant lui.

## Le chœur

Tu vois nos pressants dangers:  
Donne à ton nom la victoire 370  
Ne souffre point que ta gloire  
Passe à des dieux étrangers.

## Analyse.

Le CHŒUR termine le premier acte, comme le second et le troisième. Il est vrai que la scène II présente déjà le chœur aux spectateurs: il y a chanté une *élégie sur la patrie absente*.

Cette dernière scène est chantée, quand on apprend la nouvelle du décret d'*extermination* porté par Assuérus. — Deux **sentiments** (n'oubliez pas qu'il s'agit de poésie lyrique, ici) y sont exprimés:

1 — **Douleur** à l'approche d'une mort prématurée;

2 — **Confiance** dans la puissance du Dieu d'Israël.

Vient 3 — **Appel suprême** à son intervention paternelle.

On remarquera que les *chœurs* d'Esther sont chantés. J. B. Moreau, maître de musique de la chambre de Louis XIV en fit la première composition musicale dont il surveilla lui-même l'exécution: il reçut deux cents pistoles et deux cents écus de pension. — En 1803, Plantade composa une autre musique; et 1864, Jules Cohen, élève de Halévy, la reprit avec un grand succès.

Les solos des jeunes Israélites et la forme du dialogue rendent le tableau très saisissant.

## I. Stances.

293 v — Cet alexandrin est d'une suave mélancolie et d'une harmonie toute racinienne. Remarquez la gradation "pleurer et gémir".

294 v — Vers de *dix* syllabes comme les deux suivants : il sert à accentuer l'idée de crainte, de douleur : voilà comment on développe par *redoublement*. On dit très bien : "donner cours à ses larmes" sans l'adj. "libre"; comme l'on dit sous image : Donner cours à l'eau.

295 v — Ce vers et le suivant sont la traduction poétique du verset 1 du Ps. 120. — Ces "saintes montagnes" sont celles où Dieu a communiqué avec Israël : Sion, Horeb, Thabor, Carmel.

297 v — Vers de *six* syllabes — "alarmes" a pour *syn.* appréhension, crainte, peur, frayeur, effroi, terreur, épouvante; l'alarme est une vive appréhension, causée par l'approche ou l'annonce imprévue d'un imminent péril et que l'on croyait éloigné. Parfois, il est *syn.* : de souci, chagrin, inquiétude.

298 v — "Tout Israël périt". Cet hémistiche établit la raison des mortelles alarmes : il est concis et très expressif. — Scarron, le bouffon mari de Maintenon, s'est moqué de : "Pleurez, mes tristes yeux". Ce terme n'est nullement prétencieux : c'est de la haute poésie.

300 v — On voit que Racine ne se répète point : il use des mots de la langue la plus riche, par ce mot "larmes".

302-04 v — Les Juifs, emmenés en captivité, n'étaient pas tous à Babylone, mais on les dispersa dans tout l'empire : telle est l'idée de ces vers. Quel beau langage ! "vainqueur odieux, auguste Sion, enfants captifs."

306 v — Puis quelle poésie encore, empruntée à la Bible : "Faibles agneaux... loups furieux" — "Nos soupirs" forme opposition et se rapporte au pronom pers. *nous*, contenu dans l'adj. : poss. *nos*.

307 v — "O mortelles alarmes ! " Cette monotonie des sons — douze vers de suite sont ici sur les mêmes rimes — et ce cri douloureux répété quatre fois ajoutent beaucoup à l'effet de ses strophes touchantes.

309-10 v — On voit que les compagnes d'Esther portent, sans trop de parure, le costume qui sied aux personnes de leur condition.

**Dér.** : Déchirage, déchirement, déchirure. — *Parer*, parement, parade, parure, comparer, déparer, préparer, réparer, séparer. — Orner, orna-teur; ornementer, onementation; désorner, suborner.

312 v — Cette question d' "habillements" peut sembler puérite et déplacée; mais on ne peut ignorer que, dans le deuil et la douleur, les Orientaux s'affublent de vêtements qui les révèlent. N'en est-il pas ainsi chez nous ?

316 v — Toute cette stance est superbe, comme aussi la suivante. C'est l'idée générale sous les formes d'une exclamation lugubre. Une des plus vives paroles qui viennent d'être dites (*l'horrible fête...*) éveille ces sanglantes images dans l'esprit d'une de celles qui l'ont entendue et amène tout ce tableau d'une affreuse tuerie.

Toujours, dans les chœurs de Racine, les diverses parties du dialogue, le plus morcelé, naissent les unes des autres, et — que les transitions soient apparentes ou non — se suivent, s'enchaînent, de manière à former la trame la plus naturelle et la mieux liée.

322 v — Dans la religion juive, comme dans toutes les religions antiques, on considérait comme un malheur et comme une honte la privation de sépulture : c'était la suprême injure.

325 v... — La peinture qui vient d'être faite de ce "jour effroyable où les enfants mêmes ne seront pas épargnés, fait sortir d'une des plus jeunes bouches ce gémissment, ce naïf et douloureux *pourquoi?* Nouvelle plainte qui, par la douceur et la grâce des images et des paroles, forme un agréable contraste avec l'amertume ou la véhémence de celles qui précèdent. — "tes saints" ceux que tu as sanctifiés.

322...v — "Des offenses d'autrui" c'est-à-dire des offenses envers Dieu que d'autres ont commises. — "Nos pères ont péché... etc..." traduit des Lamentations de Jérémie : c'est le sublime du sentiment, à notre avis.

Après le soupir de la jeune Israélite qui ne veut pas mourir encore, vient la pensée réfléchie, la tristesse à demi résignée d'une âme déjà grave.

Que de différentes formes de plainte, quelle variété d'accents le poète a su mettre dans l'expression d'une même douleur, d'un même deuil!



336... Ici, de la façon la plus naturelle, se produit dans ces âmes abattues une réaction soudaine. Elles se relèvent, se redressent tout à coup par le sentiment profond de leur innocence et de la divine justice.

Le Chœur, par une rapide évolution de sentiments, condamne sa douleur et renaît à l'espoir. De là, toute une seconde partie de ce chant, toute différente; brûlant et confiant appel à Dieu, au Dieu vengeur, fières menaces aux impies. Après l'explosion de la douleur, le réveil de l'espérance et l'hymne de la foi : — "le Dieu jaloux..." Expression Biblique.

345 v — "Ni... ni... point." *Point* est de trop, aujourd'hui; amis alors, on le mettait assez souvent ainsi.

353 v — "O Dieu..." *Gloire*, au sens d'éclat radieux de grandeur et de majesté. — Tous ces vers invitent les textes bibliques : Psaumes, Rois, Isaïe, Jérémie...

357 v — "Dieu qui veut bien..." Contrastes et harmonies se multiplient dans ce chœur. Jetées à travers cet imposant concert final d'adoration et d'invocation, ces voix d'enfants, avec leur touchante prière, sont du plus heureux effet. La parole ailée du poète descend du sublime au simple, au naïf, il se relève aussitôt, sans effort comme sans dissonance.

367 v — Ce vers tumultueux, où les mots se précipitent de manière à ne laisser aucun repos à l'hémistiche, fait admirablement sentir, par la structure et le son, ce que le choix de l'image exprime si bien.

En résumé, écrit le P. Sengler, le I Acte a comblé l'attente du spectateur. Après avoir été charmé par une **exposition** pleine d'intérêt et de grâce, il a été frappé de terreur par l'arrivée soudaine de Mardochée et par la nouvelle de l'édit de proscription : l'éloquence entraînant de du phophète l'a profondément ému, ainsi que le noble dévouement de la reine et sa touchante prière.

Le chœur, à deux reprises, en charmant les oreilles, a fait naître la pitié dans le cœur ; il a agrandi l'horizon en nous intéressant au sort de Jérusalem, du peuple de Dieu, du genre humain tout entier.

Quand la toile tombe le spectateur est en proie à l'anxiété la plus vive sur le sort d'Esther, et sur le succès de la démarche qu'elle va hasarder le lendemain.

---

C — FÉNELON (1).

### Lettre

sur les occupations de l'Académie française (1714).

N. B. — L'Académie fut fondée en 1635. Son premier soin fut de rédiger un dictionnaire. Le travail se faisait lentement, et la première édition ne parut qu'en 1694. En 1700, on la revisait en suivant l'ordre alphabétique.

Dans une séance du 29 novembre 1713, l'Académie décida que chacun de ses membres proposerait à la Compagnie un programme de travaux et d'études. M. Dacier, le secrétaire perpétuel, fit appel à Fénelon, qui depuis dix-huit ans vivait dans son évêché de Cambrai : ce fut l'occasion de la *Lettre à l'Académie*.

Elle traite dix questions : 1. Du dictionnaire, à reviser ; — 2. Projet de Grammaire ; — 3. Projet d'enrichir la langue ; — 4. Projet de Rhétorique ; — 5. Projet de Poétique ; — 6. Projet d'un Traité sur la tragédie ; — 7. Projet d'un Traité sur la Comédie ; — 8. Un autre sur l'Histoire ; — 9. Réponse à une objection ; — 10. Sur les Anciens et les Modernes.

### I. — Texte.

Je suis honteux, Monsieur (Dacier), de vous devoir depuis si longtemps une réponse : mais ma mauvaise santé et mes embarras continuels ont causé ce retardement.

Le choix que l'Académie a fait de votre personne pour l'emploi de son Secrétaire perpétuel m'a donné une véritable joie. Ce choix est digne de la Compagnie et de vous : il promet beaucoup pour les belles-lettres.

J'avoue que la demande que vous me faites, au nom d'un corps auquel je dois tant, m'embarrasse un peu : mais je vais parler au hasard, puis-

(1) Voir l'édition Bauron. Paris, Beauchesne.



qu'on l'exige. Je le ferai avec une grande défiance de mes pensées et une sincère déférence pour ceux qui daignent me consulter.

## II. — Explication.

Ces trois paragraphes — qui sont de nous — servent d'introduction à la *Lettre*.

I. ÉTUDE DU FOND. — Dans le premier, Fénelon allègue une *excuse*, et donne les *raisons* de son "retardement". — C'est tout naturel, et il est bon de songer à ce procédé, si l'on se trouve dans une situation analogue.

Dans le second, il adresse des *éloges* à son ami, avec beaucoup de finesse et d'habileté. — C'est de toute convenance; bref en ce qui le concerne lui-même, il distribue les louanges avec tact et mesure; il n'y a que les simples et les sots qui poussent l'éloge à outrance et s'attachent à étouffer les gens sous un monceau de fleurs.

Dans le troisième, il touche à l'*objet* de sa *Lettre*; avec quelles nuances d'art et de savoir-faire! Il va dire sa pensée "au hasard" (?) sur les travaux qui conviennent à l'Académie.

### II. — ÉTUDE DE LA FORME.

§ I. — "Je suis honteux..." La phrase exprime élogiquement une idée ordinaire et banale. C'est le *tour affirmatif*, le plus simple et le plus fréquent, qui se présente spontanément sous la plume, quand l'écrivain est calme et paisible.

Remarquez les tours analogues, dont on se sert: — "Je suis tout confus... Ma confusion est grande... Quelle confusion pour moi de...! (famil.). C'est une honte... honteux pour moi de..." — Notez "depuis si longtemps" enclavé entre le verbe et son régime.

Les *deux points* explicatifs après le mot "réponse": — Il y a *six* signes de ponctuation . . ; ? ! — Le premier marque que la phrase est entièrement terminée; le second sert à couper les membres; le troisième indique un **repos dans le développement d'une idée**; le quatrième se met devant une énumération, une explication; le cinquième et le sixième se placent à la fin d'une phrase interrogative ou exclamative. — Ex.: "Hé bien! qu'en dites-vous? rien, absolument rien."

"Mais" pourrait se retrancher après les deux points. — "mauvaise santé" périphrase qui adoucit et rappelle les *locutions*: — faible santé; santé délicate, délabrée, robuste; la santé de l'âme, de l'esprit (*fig.*); une maison de santé; où l'on accueille et où l'on soigne les malades, pour un prix convenu.

"embarras" (subst. verbal): action de ce qui embarrasse, état de ce qui est embarrassé. Ex.: Embarras de voitures; — de la langue; — *fig.*: situation perplexe; — d'esprit; on s'aperçut de son embarras. — Nous disons aussi, au lieu de "embarras continuels", occupations pressantes, urgentes, incessantes. — "Retardement" a *vieilli*: retard.

§ II. — "Le choix que l'Académie..." La première phrase est une excuse nécessaire; la seconde, un témoignage de sympathie sincère. —

Fénélon emploie la troisième personne: "le choix"; ce qui est toujours plus délicat dans les compliments: l'on aime à recevoir un présent sur un plateau d'argent et avec des mains gantées en blanc.

"de votre personne": plus élégant et plus distingué que "de vous"; — "emploi", fonction que l'on exerce; action d'employer: Faire un bon — de ses richesses; — "donné", plus fort alors qu'aujourd'hui, mais excellent quand même; — "une véritable joie": marque la sincérité de l'écrivain, mot important à la fin; c'est une vive impression de plaisir. *Au plur.* = les jouissances. Ex. Les joies du paradis.

"Ce choix..." Développement d'une idée par *redoublement*, c'est-à-dire qu'on exprime 2, 3, 4 fois de suite la même pensée. Il est très gracieux de *relier les phrases ainsi, en répétant le même mot*: ce *choix*, — "digne" conforme à ce que mérite quelqu'un, se dit même des choses, comme ici; — promettre: donner parole de faire une chose; *par ext.*: laisser espérer, ici; — "publie" adj. et subst.: tout le monde indistinctement. *Spécialement*: les spectateurs: le public a applaudi souvent; — "les belles-lettres", ouvrages de l'esprit où domine l'art d'écrire.

§ III. — "J'avoue..." Concession ingénieuse et fine; la suite montrera que l'auteur a recours à la modestie. — "au nom d'un corps..." ainsi intercalé est un éloge délicat, bien que imprécis et général; "corps" ensemble formé par une collection de personnes ou de choses: Ex.: L'écorce fait corps avec le bois; un corps d'armée; fig.: ensemble de principes constituant une doctrine.

"je vais parler au hasard", à l'avenant; finesse de l'écrivain, car la suite prouvera qu'il n'a rien laissé "au hasard"; — "puisque l'on l'exige" fait image à cette place et sert à couvrir d'avance les opinions de Fénélon.

"Je le ferai..." Nouvelles précautions très habiles: elles disposent l'esprit à accueillir les vues proposées; — "défiance", sentiment de celui qui n'est pas sûr de q. q. chose; — "déférence", condescendance mêlée d'égards et dictée par des motifs de respect. Ex.: Cette déférence mutuelle qui rend les hommes sociables. Boss. *Hist. univ.*; — "ceux qui daignent" ajoute une nuance de politesse au langage.

**Conclusion.** — Cette introduction de la *Lettre*, bien que naturelle et sans prétention, dévoile les nuances de la finesse et de la délicatesse du gentilhomme: Le style, c'est l'homme. Toute la lettre retrace cet air poli et ce ton conciliant de l'homme du monde et du prélat; ce vif désir de plaire, de plaire à tous, qui est le trait le plus dessiné peut-être de cette nature.

(à suivre)

## No. IV.

## NOTIONS DE PHILOSOPHIE

## XIII Leçon. — LA SENSIBILITÉ.

## Art. III. — Les Inclinations.

## V. — Inclinations humanitaires

I. OBJET. — L'homme fait partie d'une société plus vaste encore que la patrie : l'*humanité*. De là les inclinations *philanthropiques* ; qui nous portent à aimer les hommes, en vertu de leur communauté de nature, d'origine, de destinée.

“ Il paraît manifestement que le plaisir de l'homme, c'est l'homme.”  
(BOSSUET).

“ Je suis homme, et rien de ce qui concerne les hommes ne me laisse indifférent.” (TÉRENCE).

Ce sentiment de la philanthropie s'est fait jour tardivement dans la cité antique ; l'étranger fut longtemps regardé comme *ennemi*, comme *barbare*, et l'esclave traité comme une *chose*. La secte des Stoïciens, remarquant que tous les hommes participent à la raison, entrevit le principe de l'amour du genre humain. Mais — qu'on le veuille reconnaître ou nier — c'est le christianisme qui le mit en pleine lumière et le pratiqua avec héroïsme. Seul, il assigna, il y a dix-neuf siècles, comme fondement à l'amour des hommes, “ du prochain ”, la communauté de nature, d'origine, de destinée.

C'est par un impardonnable oubli de la doctrine chrétienne, par une vilaine et inavouable ingratitude, que la *fraternité* républicaine, librepenseuse de nos contemporains se targue du socialisme et de sentiments humanitaires. La Révolution n'a rien inventé, sinon la cruauté et l'égoïsme le plus inhumain ! . . . On se défie d'une fraternité universelle où l'on embrasse les hommes jusqu'à les étouffer, après leur avoir dénié l'usage de leur liberté la plus élémentaire.

II. FORMES. — La philanthropie a des formes et des degrés divers : *sociabilité*, *sympathie*, *bienveillance*, disposition qui veut le bien à autrui et s'efforce de lui en faire ; *pitié*, quand elle a pour cause les douleurs de l'homme ; *bienfaisance*, quand elle se traduit par des œuvres extérieures, aumône, paroles, larmes, . . .

Lorsque la bienfaisance est poussée jusqu'au sacrifice, elle rappelle le *dévouement*, parfois l'*héroïsme*.

Nul, plus que le missionnaire catholique, n'a rendu un constant et inébranlable témoignage à la philanthropie, bien conçue, bien entendue : et les Religieuses missionnaires partagent la même gloire ! . . .

## V. — Inclinations malveillantes.

Les inclinations que nous venons d'analyser — en quatre numéros — sont *bienveillantes*, tendant au bien d'autrui.

Il en est d'autres qui sont *malveillantes*, celles qui ont pour fin le mal d'autrui.

FORMES. — 1<sup>o</sup> L'*antipathie*, qui nous porte à éprouver des sentiments contraires à ceux de certaines personnes.

2<sup>o</sup> La *haine*, qui se plaît à vouloir le mal des autres. Elle se nomme *ressentiment*, quand il s'y joint le souvenir d'un grief; — *vengeance*, quand c'est un désir de rendre le mal pour le mal.

3<sup>o</sup> L'*envie*, qui est une disposition à s'attrister du bonheur d'autrui et à se réjouir de son malheur. — La *jalousie*, sorte d'envie, mais qui se rapporte aux affections dont on n'accepte point le partage.

N. B. — Ne confondons pas avec l'envie l'*émulation*, qui est une forme légitime de l'amour de soi. — C'est un sentiment volontaire, courageux, sincère qui rend l'âme féconde, qui la fait profiter des grands exemples et la porte souvent au-dessus de ce qu'elle admire." (LA BRUYÈRE).

Voici : a) Ses *avantages*. Rien de plus efficace pour exciter l'ardeur enfantine et juvénile, pour lui faire donner toute sa mesure; — elle place la jeunesse, dès l'école, dans les conditions réelles de la vie qui est une *lutte*; — elle ne détruit pas nécessairement les bons rapports de camaraderie : des émules de pensionnat et de collège restent souvent unis pour la vie.

b) Ses *dangers*. Elle peut dégénérer en envie : — elle peut engendrer le découragement du vaincu, l'orgueil du vainqueur, la jalousie extrême qui va jusqu'à la haine et la vengeance. Une âme expérimentée saura prévenir, écarter ces inconvénients.

L'émulation la plus saine à éveiller, c'est l'émulation de soi-même avec soi-même : l'essentiel n'est pas de surpasser un rival, c'est de se surpasser soi-même, en faisant toujours mieux.

4<sup>o</sup> La *misanthropie*, qui nous fait fuir nos semblables, par divergence de tempérament, de caractère, de goûts, d'habitudes, d'éducation et de milieu.

II. CARACTÈRES. — I. Les inclinations bienveillantes sont de leur nature *désintéressée*; — les *malveillantes* sont *intéressées* ce sont des formes de l'égoïsme, puisque dans la haine on ne veut le mal d'autrui que pour obtenir une satisfaction.

2. Les bienveillantes sont *primitives*. Ainsi l'amour maternel est amour dès son origine; il ne dérive pas d'un autre sentiment. — Les *malveillantes* sont *ultérieures*, ce sont des sentiments *dénaturés* déviés du libre arbitre par l'abus; par ex. : l'envie est un travestissement de l'émulation et la vengeance naît d'un faux sentiment de justice.

Cependant, il faut reconnaître, avec Pascal, que quelques-unes sont primitives et proviennent " du vilain fond de l'homme."

## VI. — La Contagion morale.

Ce qui a été dit sur la sympathie et les inclinations est fécond en applications pratiques.

Notons seulement cette conséquence qu'on pourrait appeler la **contagion morale**.

I. **Contagion des émotions.** Les sentiments peuvent se communiquer d'une âme à une autre avec la plus grande rapidité. Il y a la contagion du mal: l'histoire nous offre des exemples de véritables épidémies morales.

Mais le bien, lui aussi, est contagieux. La sympathie est le véhicule par excellence des influences, bonnes ou mauvaises, par lesquelles les hommes se gâtent ou s'améliorent réciproquement.

L'éducateur doit s'en souvenir.

II. **Contagion des actes.** C'est une loi d'imitation: nous avons une tendance naturelle à reproduire ce que nous voyons faire.

Cette copie des autres est souvent automatique, involontaire, instinctive: l'on rit, l'on bâille, l'on fuit par la seule force de l'exemple.

Les actions d'éclat — comme aussi les crimes, les suicides... — trouvent des imitateurs.

Cette imitation d'instinct est surtout visible et constante chez l'enfant; il importe donc souverainement de ne lui laisser jamais voir que de bons exemples: "les exemples entraînent."

(à suivre).



## SUPPLEMENT

### I. — BIBLIOGRAPHIE.

I. — JEAN TALON, Intendant de la Nouvelle-France (1665-72), par Th. Chapais, Québec, Demers, 1904, in-8, 540 pages.

Bien connu par sa remarquable administration qui, en quelques années, réalisa au Canada des merveilles opérées en France par le génie de Colbert, J. Talon avait été jusqu'ici moins étudié dans sa vie et dans ses doctrines.

M. TH. CHAPAIS vient de combler cette lacune. Son excellente monographie contient beaucoup de détails nouveaux sur les origines familiales du célèbre intendant, l'histoire de sa seigneurie dans la Nouvelle-France formée en partie avec les dépouilles des Jésuites, ses dernières années et son testament.....

H. CHÉROT.

(ETUDES, 5 août 1904, p. 414).



II. — SOUS LES PINS, par Adolphe Poisson. Montréal, Beauchemin, 1902, in-8, 338 pages.

Peut-on rimer et chanter là-bas, sous les pins qui ombragent les larges rives du Saint-Laurent?... M. A. Poisson le croit; et, après l'avoir lu, nous le croyons aussi. Il chante, en bons vers de chez nous, sa terre natale de la Nouvelle-France, la foi de son baptême, les souvenirs graves ou joyeux de sa vie, et les vieux héros du Canada.

Il célèbre aussi divers personnages de la France moderne, que l'éloignement lui fait voir en beau; par exemple, celui qu'il nomme le "puissant Gambetta", dont le verbe retentissait.

Pour gonfler tous les cœurs d'un souffle d'espérance (p. 148).

L'excellent poète ignore que le tribun Gambetta a soufflé surtout la haine religieuse et la guerre contre l'Eglise — en preuve le motto, qui est son legs: "Le cléricalisme, voilà l'ennemi!"

Nous aimons mieux entendre M. Poisson chanter le vaillant évêque, Mgr de Laval, et le hardi marin J. Cartier,

Qui pouvait dire au roi: "Je n'ai pas fait la guerre;

Pourtant, sire, aujourd'hui, tout un monde est à vous." (p. 169):

ou encore Champlain, qui, des forts de Québec aux bords de l'Erié, promena

L'antique fleur de lis, l'orgueil de ses drapeaux (p. 219).  
Voilà les grands hommes dont la vieille France est toujours fière...

V. DELAPORTE.

(ÉTUDES, 20 août 1904).

## II. — Légende de Noël

### LA DERNIÈRE BUCHE.

#### I

Qui frappe à la chaumière  
Du pauvre Jean-le-Gueux?  
— Ouvre! c'est Jean-Misère  
Plus que toi malheureux.  
— Viens; si vide est ma huche  
J'ai, dans l'âtre, un bon feu;  
Il me reste une bûche:  
Viens t'y chauffer un peu.

#### II

“ Mais où donc à cette heure  
T'en vas-tu, pauvre gâs?  
— Vers une aube meilleure  
Où tu suivras mes pas;  
Vois: chez toi je débûche  
Sans sabots, sans souliers!  
— Il me reste une bûche:  
Viens y chauffer tes pieds.

#### III

“ De tes mains le sang coule:  
Qui les meurtrit ainsi?  
— Pour s'amuser, la foule,  
Pour se venger aussi:  
Je démasquais l'embûche  
Où sombraient les humains!...  
— Il me reste une bûche:  
Viens y chauffer tes mains!

#### IV

“ Mais, à part moi, personne  
N'est-il donc ton ami?  
— Le monde m'abandonne,  
M'outrage et me trahit:  
Sa bourdonnante ruche  
Est sourde à ma douleur!  
— Moi, je n'ai qu'une bûche:  
Viens y chauffer ton cœur!...”

#### V

Soudain, la flamme est claire...

Jean-le-Gueux pousse un cri:  
 Il a, dans Jean-Misère,  
 Reconnu Jésus-Christ!  
 — " Vite! mets ta capuche,  
 Dit Jésus; c'est Noël!  
 Ma plus joyeuse bûche  
 Va te chauffer au ciel! "

## VI

Heureux de cette terre,  
 Songez aux loqueteux;  
 Au nom de Jean-Misère  
 Secourez Jean-le-Gueux:  
 Le vieux monde trébuche  
 Qui ne se chauffe plus  
 A la dernière bûche  
 Où s'est chauffé Jésus!

TH. BOTREL.

## III. — CARLETON

*Comté de Bonaventure, P. Q.*

**Carleton** (*Charles-town*) sert à dénommer, dans la Puissance, deux comtés: l'un, dans l'Ontario, chef-lieu Ottawa; l'autre, au Nouveau-Brunswick, chef-lieu Woodstock. Tous deux perpétuent, à leur façon, la mémoire de SIR GUY CARLETON, troisième gouverneur anglais de la Nouvelle-France conquise (1768-78; 1786-96). Ce personnage historique, — il faut en faire l'aveu désintéressé — se montra jusqu'à la fin l'ami libéral des Canadiens, parmi lesquels son nom resta populaire.

Nous voulons entretenir nos lecteurs du village et de la très chrétienne paroisse de *Saint-Joseph de Carleton*, dans le comté de Bonaventure, P. Q.

\*  
\* \* \*

Par la voie de l'Intercolonial, de *Sainte-Flavie* à *Matapédia*, le trajet est pittoresque et ravissant.

A gauche, le beau lac *Matapédia* ne tarde point à dérouler la glace bleue et paisible de son immense miroir; puis, à travers les méandres de la vallée du même nom, il serpente, roulant ses ondes transparentes et sonores vers les derniers flots qui expirent au lit de la Baie des Chaleurs.

A droite, la plaine s'évanouit insensiblement; les collines se rapprochent, inclinées en pente douce et escarpées à pic, boisées, touffues même dans leurs achevêtements séculaires, formant avec la chaîne parallèle un encaissement où s'étaient, s'échelonnent de riantes habitations, des chantiers rustiques, des champs de céréales et des prairies: récentes conquêtes des Indiens et des colons. Les noms indiens y ont survécu aux races éteintes ou émigrées: *Amqui*, *Assametquaghan*, *Matapédia*...; seule, à l'entrée de la Baie, la réserve de *Restigouche*, célèbre rameau de



pèlerinage à la " Bonne Sainte-Anne ", sauvegarde quelques types primitifs et des métis de l'antique tribu des *Micmacs*. Nuit et jour, les chars de l'Intercolonial fuient à la course sur les artères d'acier, qui gisent dans la vallée, sur lesquelles se viennent greffer, à la jonction de *Matapédia*, les artères de la Baie des Chaleurs.

Saint-Laurent de Matapédia est situé à deux cent milles de Québec. Il y a trois ans, un violent incendie réduisait en cendres la moitié de ce modeste village. Pendant que l'on reconstruit les habitations, le Rév. M. MATTE, à la fois homme de tact, de sens et de mesure, prêtre d'un accueil avenant et d'un sérieux aimable, a suspendu la nouvelle église aux flancs de la colline, et son zèle réorganise la paroisse si éprouvée.



Il est huit heures du matin, le 18 juillet 1904. Les chars de la Baie s'appêtent au trajet jusqu'au terminus de *New-Carlisle*: chars tout modestes, des miniatures de locomotive et de wagons, courts, étroits, à la toilette paysane, fanée, poussiéreuse. Qu'importe! pourvu que l'on voyage sans encombres... et que l'on arrive. Seulement, ne soyez pas trop pressés: le mécanicien vous invite à une patience quasi angélique.

Quelques voyageurs campagnards sont à bord; ils parlent anglais, à la façon écossaise, placides comme des chênes ou des rochers. Devant moi, se sont assis deux jeunes *Américains*, à la haute stature, au cou gonflé de graisse, les bras musculeux, les cheveux ras, les jambes trop longues pour l'espace qui sépare les banquettes, les yeux dans les yeux quand ils se parlent à voix étouffée, le sourire aux lèvres, tandis que leurs mains potelées tiennent debout des engins de pêche enveloppés dans les étuis.

L'excellent docteur PINEAU de *Matapédia* — avec son épouse, belle-sœur du député de Bonaventure, M. MARCIL, — connaissance charmante qui n'est vieille que d'une heure, me nomme un rentier, un homme d'affaires: c'est SIR ARMSTRONG de Montréal, un parfait gentleman qui parle français avec aisance, un habitué de la Baie et de la plage de Carleton.

Un ministre protestant, la chevelure coupée d'une raie, à la moustache abondante qu'abrite un nez de dimension à faire peur et à donner le cauchemar, ignore encore ma présence au fond du char et se dandine sans gêne, un œil sur son journal et l'autre sur l'horizon de la Baie. Seul dans la petite assemblée, il semble ne pas être où l'on véhicule son corps, et rêver à des absents. Dès qu'il eût découvert le phénomène d'un prêtre catholique, il laisse le banc de droite qu'il occupe, descend de trois autres bancs à gauche, et s'appuyant sur le dossier, comme un jeune bambin qui voyage à reculons, il darde sur ma personne, mon bréviaire et ma croix un regard benêt qui avait l'air d'un défi ou d'une curiosité. L'enfance dure longtemps parfois, et ce n'est pas tout le monde qui en guérit, avant de dépasser!...

Dans l'intervalle, je dus cacher mes yeux, en les plongeant tantôt au pied de remblais, au sommet desquels grinçait et dansait le wagon, tantôt sur l'herbe des prés, des coteaux ravinés, tantôt sur les eaux salines qui peu à peu s'élargissaient à perte de vue. La voie ferrée se plie aux sinuosités de la Baie: ici, suspendue sur les longs étais d'un pont chancelant ou bien au-dessus de précipices où viennent dormir les flots; là, perçant la tranchée, s'égarant dans les bosquets ou les champs, mais se retrouvant toujours en face de la réjouissante nappe bleue, qui exhale, venant des îlots fleuris, une brise incessante et qui rejunit les poumons.

Tour à tour nous saluons la *Pointe à la croix*..., *Escumenac*..., *La Nouvelle*... et nous "débarquons" enfin à **Carleton**, sur la baie de **Tracadieche** (*Place aux hérons*). Il est 10 heures et demi: en deux heures, notre coursier à vapeur a franchi la distance de 48 milles. On ne voyage dans nul pays avec plus de précaution, plus de sécurité relative.



Au fond ouest de la baie de *Tracadieche* s'élève le clocher, tout jeune encore de *Saint-Omer*. La courbe que trace l'anse est à peu près régulière; elle est bordée du chemin, où s'ouvrent les portes des demeures, sur une distance de trois à quatre milles, depuis la gracieuse et coquette résidence d'été de M. le Sénateur CASGRAIN jusqu'aux maisonnettes qui s'élèvent au point est de la petite baie. Ici, une langue de terre, qui se prolonge l'espace d'un mille, revient vers l'ouest; puis elle laisse voir un goulet et se replie vers le point central où se trouve le *quai* de **Carleton**. Ce bassin naturel, que les habitants appellent le *barchois* — synonyme sans doute de *barrage* ou digue artificielle — a peu de profondeur, même à marée haute; mais, comme l'eau salée s'y renouvelle par le flux et le reflux, et qu'il n'est jamais à sec, sa présence, loin d'être nuisible et malsaine, sert à amortir le courroux des grosses mers, le grondement des vagues, et ajoute au charme paisible du village. Des mains téméraires ont tenté, il y a quelques années, de maîtriser le goulet, pour y établir l'élevage et la reproduction des huîtres: leur essai fut en pure perte, et les habiles de l'endroit en ont ri.

Malheureusement, la rive aplatie est peu profonde; et les champs, alignés en arpens perpendiculaires derrière la chaîne des habitations, viennent se heurter aux flancs arides des monts *Tracadieche*. Toutefois vers l'est, dans la direction de *Maria* — c'est le nom de lady Carleton, paraît-il — le *deuxième rang* existe et se poursuit jusqu'à certaines limites de cette dernière paroisse. En revanche, le sol est productif, et l'on a pu admirer à loisir, cet été, de superbes rectangles d'avoine, de blé, d'orge, de pommes de terre surtout.

Aussi bien, si la richesse est rare, l'aisance est commune, et la misère exceptionnelle ou inconnue. Heureux habitants qui savent se contenter de peu, parce qu'ils ignorent le luxe et les excès du bien-être!

Il est vrai qu'ils ont la mer sous les yeux et sous la main. C'est elle qui leur souffle ces brises salines qui alimentent leurs poitrines robustes, qui hâlent leur teint, qui entretiennent leur longévité, sans qu'ils s'en doutent : nul coin du pays canadien n'est plus fortuné et plus salubre, de Québec à Sydney ou à Halifax. C'est elle qui leur prodigue à satiété le poisson : le hareng que l'on fume ou dont ils engraisent leurs terres, le maquereau, l'anguille, l'éperlan, le homard, la morue surtout, fraîche à volonté, exquise toujours. C'est elle qui les rapproche de leurs frères du sud, lesquels peuplent les coteaux qui s'allongent là-bas, à treize ou quinze milles, soit à *Campbellton*, soit à *Dalhousie*, ou encore qui les relie, grâce au vapeur *Admiral* remontant et descendant deux fois la semaine, aux Gaspésiens de l'est, de *Bonaventure* à *Percé*, de *Percé* à *Anse au Griffon*. Par elle le climat est superbe, car les eaux sont tièdes, et non glacées comme au Saint-Laurent ; et les brises, qui respirent aux heures les plus chaudes, passant du large sur le sol, le long des collines boisées, tempèrent l'atmosphère, jour et nuit, et favorisent à merveille la végétation, l'éclosion lente des fleurs, la maturité hâtive des moissons à latitudes égales.

Quel riant et grandiose spectacle, le matin quand la rosée abondante désaltère la nature à son réveil ! Les bandes ouatées des nuages tamisent les rayons naissants ; le soleil dore de ses traits l'horizon où git *l'île aux hérons*, la crête des vagues qui moutonnent au loin, les cimes verdoyantes des montagnes silencieuses. Dans la matinée et l'après-midi, la grève solitaire est témoin des ébats des goélands, des hérons "au long cou", des cormarans au plumage d'ébène ; seules les voix de quelques enfants, seuls les cris des oiseaux, des narquoises corneilles surtout, viennent animer les plages, en se mêlant au langage sévère de la marée montante. Le soir, vers le couchant, s'allument des fournaises rougeâtres à travers l'amoncellement des nues ; et la pourpre s'allie aux flocons neigeux et diaphanes, avec une alternance qui tient d'une féerie ou d'un feu d'artifice...



C'est sous ce ciel clément, sur ces rives attiédies que vinrent jadis reprendre haleine, planter leurs tentes, dormir en paix, quelques familles acadiennes, derniers restes d'une nation, jeune encore, et qui ne voulait pas mourir. Pas un seul foyer anglais dans les parages qui portent le nom de l'Anglais Carleton ! Quelques familles canadiennes seulement, venues depuis ; et la totalité se compose de LANDRY, de BÉJOLD, de BOURDEAU, de LEBLANC, d'ALAIN, de BOURQUE...

Si la mission catholique de **Carleton** remonte aux heures sanglantes du "Grand Dérangement", la paroisse, selon la teneur des actes et des registres conservés, a été érigée en 1773.

Depuis cette matinée lointaine, l'arbre a grandi, pris racine et s'est dé-

veloppé merveilleusement. Aujourd'hui la population atteint le chiffre de douze à treize cents : familles aux nombreux enfants, à la santé robuste, tenaces au labour, où les hommes manient également bien la rame et la bêche, s'honorent d'une sobriété exemplaire et universelle, d'une probité qui ignore l'injustice et la cupidité, d'une pureté de mœurs qui n'est que la surnaturelle floraison de la religion et de la foi. L'on se croirait égaré dans l'un des cantons de la Bretagne et de l'ouest de la mère-patrie — les noms de famille en gardent la trace originelle — et l'on est agréablement surpris d'en retrouver le langage, les usages et les coutumes, associés à l'intégrité des manières, de la simplicité, de la morale, des croyances, des pratiques religieuses.

Oui, dans ces foyers modestes, sans appareil et sans opulence, l'on est heureux d'entendre parler sa langue, de saluer des descendants des premiers émigrés, depuis les enfants d'abord timides et observateurs ahuris, puis soudain enhardis, et turbulents, jusqu'aux personnes de l'âge mûr, aux octogénaires des deux sexes, au cœur noble et loyal, à la conscience sereine et limpide, à l'âme droite, sympathiquement ouverte à la plus cordiale hospitalité, au langage plaisant et enjoué, au rire franc et sincère. Eloignés de tout centre populeux, isolés du contact étranger, ils coulent des jours simples, paisibles, laborieux, et si les produits se consomment et s'écoulent difficilement, leur existence toutefois n'est pas entachée des tares et des vices des grandes villes. Quelques jeunes gens s'envolent pour la rude saison d'hiver, vers les chantiers d'Ontario ou des Etats ; mais là encore, ils demeurent associés entre eux, se sauvegardant réciproquement, et ils reviennent, avec les oiseaux du printemps, fiers de leur salaire et de leurs épargnes, de *deux ou trois cents* dollars. Nous avons voyagé, au retour, avec un groupe de jeunes gens, dont la tenue, la conduite, le langage étaient en tout point irréprochables : Dieu les garde, loin de leurs parents !!

Aussi bien, l'église est là, séparée de la petite baie par la route nationale et le cimetière. Est-elle propre, fraîche, riante ! Comme l'âme y respire à l'aise ! Les voisins y accourent, chaque matin ; le soir, un petit essaim de bonnes âmes renouvellent silencieusement leur visite, avant le repos de la nuit.

Le dimanche, toute la paroisse s'y réunit ; et l'on voit la sacristie et sa chapelle remplie de fidèles pour l'exercice privé du chemin de la croix, avant l'assistance à la grand'-messe. Omettre la messe par négligence et par mauvais vouloir serait regardé comme une lâcheté et une sorte de crime. Abandonner les sacrements ou ne pas les fréquenter, plusieurs fois l'an même pour les hommes, passerait comme une trahison et une espèce de scandale. On ne voit nulle part une tenue plus correcte, un recueillement plus édifiant, une piété plus vraie, une plus grande avidité de la parole de Dieu : toute l'assemblée se plaît à se conformer aux diverses exigences du cérémonial liturgique.

Sans doute que les Religieuses de la Charité de Québec, qui dirigent à **Carleton** un florissant pensionnat, contribuent, ainsi que les pieuses ins-

titutrices des deux écoles communales, au maintien et au développement de cet esprit chrétien qui plaît tant dans les enfants, les jeunes gens et les jeunes filles.

Il convient cependant d'en attribuer la plus grande part à la piété et au zèle sacerdotal des pasteurs qui s'y sont succédés. La mémoire de M. AUDET, de M. BLOUIN, de M. NORMANDIN vit encore dans les souvenirs, embaumé de respect et de gratitude.

Il est à craindre que le pasteur actuel, M. J. H. LAVOIE, vicaire forain, travaille à se rendre coupable des mêmes sentiments. La voix publique l'accuse sans cesse et unanimement d'être... *trop* bon pour les malades ou les mourants, *trop* attentif à ses pauvres et *trop* libéral, *trop* aimable à ses visiteurs... que sais-je encore? Me pardonnera-t-il jamais de dire toute ma pensée, en langage rimé?

*"La bonté donc fait tout son crime!"*

Ainsi doit s'en venger quiconque en est victime.

Et s'il est vrai, le vieux proverbe qui affirme que "à l'œuvre on connaît l'artiste", j'ai bien peur que la paroisse entière mérite le même reproche de *bonté*, et que longtemps, très longtemps — c'est mon souhait final — se réalise l'autre dicton populaire: "La marque de l'ouvrier reste empreinte sur son œuvre!"

L. LE JEUNE, O. M. I.

18 septembre 1904.

---

#### IV. — LE JUNIORAT DU SACRÉ-CŒUR.

Les élèves de notre Juniorat — Ecole apostolique — sont rentrés aussi nombreux que le permet le local qui leur est affecté.

Le R. P. JEANNOTTE, Supérieur de notre communauté, s'en réjouit, et le personnel enseignant partage sa joie et ses espérances. C'est l'espérance vraiment, que saint J. Chrysostome compare à une *chaîne d'or* tenant suspendue une *ancre de diamant*, qui est le soutien de notre œuvre, fondée depuis 14 ans.

Pour la garantir dans ses recrues, destinées à former les cadres de notre armée de Missionnaires Oblats, le R. P. JEANNOTTE s'est assuré, en se transportant, durant les vacances, aux divers points dont les appels et les demandes d'entrée se sont fait entendre, que les élèves admissibles réunissaient les qualités et les aptitudes qu'il est en droit de revendiquer. C'était un labeur onéreux, délicat; il a été fructueux, nous l'espérons.

Ainsi, la petite famille atteint le chiffre de 105 junioristes, dont 10 de langue anglaise.

Echelonné sur l'espace de six années, leur cours d'études les répartit de la façon suivante:

- 13 en première année,
- 31 en deuxième année,
- 21 en troisième année,
- 17 en quatrième année,
- 17 en cinquième année,
- 6 en sixième année.

Seuls, ceux de première année reçoivent leur enseignement dans les dépendances du Juniorat; tous les autres suivent les cours de l'Université, qui n'en est séparée que par la rue Laurier. Ces cours respectifs, ils les suivent dans la division française, c'est-à-dire que, depuis quatre années, la séparation des Canadiens-Français des élèves anglais a amené l'enseignement des matières à se donner dans leur langue maternelle—excepté en ce qui concerne les *sciences naturelles* et *mathématiques*: soit 13 heures en français sur 20 heures de classe par semaine.

Nous recommandons la vocation, les études et l'avenir de ces chers enfants à la sympathie et aux prières de nos lecteurs.

---

N. B.—*De diverses maisons d'enseignement, on nous a demandé de mettre la REVUE à la portée, simultanément, des classes élémentaires, moyennes et supérieures.*

*Dès le mois de janvier 1905, nous nous empresserons de répondre à ce désir d'une manière pratique et didactique. Nous comptons sur les avis des Maîtres et des Maîtresses, en ce qui concerne ce travail et sur le zèle à faire adopter la REVUE par leurs élèves, au prix de 50 cents.*

---